

# PAVILLON NOIR

PN86.NOBLOGS.ORG

JOURNAL DU GROUPE PAVILLON NOIR

PN86@RISEUP.NET

## Editorial

Du haut de leurs donjons blindés et verrouillés où s'entassent leurs richesses, les suzerains coalisés poursuivent leur vieille politique de razzia, avec leurs cohortes de comtes locaux et de marquis lointains pour tondre la gueusaille. Ailleurs comme ici, il s'agit toujours pour les riches saigneurs de ce monde et leurs sbires d'extraire le maximum de jus de viande du vaste cheptel des citoyens du monde. Avant la mort, le long endormissement : les clercs gèrent leurs ouailles, comptent leurs corvées ; dieu est valeur, son vicaire le capital, ses abbés se nomment économistes, ses évêques journalistes.

Depuis quinze ans, au pied des remparts barbelés de l'Europe-forteresse, 1500 cadavres sont retrouvés en moyenne chaque année dans les douves méditerranéennes. L'Etat français, après la diffusion de l'image d'un jeune kurde de Kobané retrouvé noyé, verse des larmes de crocodile. Dans sa munificence, il accueille un quota symbolique de demandeurs d'asile, pour mieux continuer à en refuser la très grande majorité. Il continue à collaborer avec l'Etat turc qui pilonne les mêmes kurdes de Kobané, dont l'Occident vantait hier le mérite d'avoir résisté à un autre potentat concurrent de l'Occident, Daesh. Il ne confondra pas non plus ces réfugiés, dignes de Sa Très Médiatique Charité, avec la piétaille des vulgaires "migrants économiques", dont une part bien dosée sera savamment expulsée pour que les autres suent davantage. Les précaires doivent le rester, avec ou sans les papiers estampillés du sceau de l'Etat.

L'Etat français implante plus profondément l'électrode du frisson d'épouvante terroriste dans le cerveau du troupeau connecté, diffusant les images des exactions d'autres loups que lui, qualifiés de "barbares" pour mieux faire accepter l'extension de sa politique de surveillance totale des individus, des flux et des communications. Si le prolétariat laborieux est ressource, le maître connaît aussi sa potentielle dangerosité vis-à-vis des gouvernants, l'histoire l'a

montré ; il faut donc insuffler aux moutons la peur d'eux-mêmes, et l'espoir de trouver refuge auprès de leurs équarisseurs.



Pour maintenir les ovins dans l'épouvante, on munit les plus gros bergers et leurs chiens de moyens de contrôle, avec rallonge de 40 milliards d'aides publiques au saint patronat, entre CICE et pacte de responsabilité, pour un résultat de 56 milliards de dividendes aux actionnaires du CAC 40 en 2014. On encourage les sacrifices sur

l'autel du dieu profit : en trois ans, un million de têtes supplémentaires chômant hors pâture, toujours plus surveillées et humiliées, c'est d'autant plus de chantage à l'obéissance pour tou.te.s. Davantage d'agneaux doivent désormais suer sang et eau le jour du saigneur. Afin que les bêlements soient étouffés, les institutions de représentants du troupeau sont rassemblées en une seule instance et les tribunaux des prudhommes, mis au pas. On assouplira les obligations d'information et de négociations annuelles pour mieux plonger les ouailles dans une ignorance impuissante et inquiète. L'inspection et la médecine du travail sont sommées de détourner les yeux et de se taire.

Une fois cela fait, la prochaine tâche sera de supprimer le code du travail, cette scorie lourde de ces conquêtes sociales issues des luttes des brebis et béliers de jadis, cet anachronique tome "illisible" censé protéger un peu le troupeau entier de ses bergers. Un sbire télévisuel dira qu'il est "si lourd, avec ses près d'un kilo et demi", jetant l'encombrante lecture sur son pupitre au journal d'une télévision publique. Il ne faut désormais plus parler de subordination de fait entre le maître et l'esclave salarié, reconnue en droit depuis deux siècles, mais de contractualité libre, si possible par petits groupes séparés en une multitude de "négociations collectives", chargées de discuter des modalités de la tonte et du

prélèvement de viande.

Et comme cela ne suffisait pas, les moutons sont invités à culpabiliser pour leurs infections, et la puanteur que dégagent les cadavres du troupeau. Comme l'herbe se fait rare, âcre, qu'on patauge dans la charogne un peu partout, que ça schlingue jusque dans les jardins privés du seigneur, les citoyens doivent se sentir responsables de l'état du pré, et voir leurs "représentants" comme des sauveurs. Tout le troupeau sera de corvée pour la grande ascèse rédemptrice. La COP21, ce banquet des cannibales, repassera une couche de vert sur les abattoirs renouvelables, et les bêtes retourneront à l'étable rebaptisée éco-quartier, priées de rationaliser toujours plus leurs besoins vitaux.

Et pourtant... ici, ailleurs, conspirant dans les recoins de la bergerie, broutant les herbes folles aux orées des taillis, des individus refusent et résistent, se cherchent et se trouvent. Des cornes s'aiguisent, les brebis galeuses devisent, les moutons noirs s'organisent, prenant ensemble la clé des champs. Des clairières s'habitent, des chemins de traverse s'entremêlent, et certaines retraites se font offensives.

*Pavillon Noir*

## Démissions



Toute l'illusion de la société actuelle réside dans le travestissement de l'esclavage en liberté. Ce mensonge est le fondement du "droit", ce contrat social mythique qui prétend que des institutions extérieures et contraires à notre contact réel et direct sur le monde nous garantiraient (en dépit de l'incohérence intrinsèque de l'énoncé) ce contact même, c'est-à-dire la possibilité de décider, de prendre et de faire, de nous joindre ou non aux initiatives de nos

congénères. Mais l'esclave isolé, placé dans le désert où on l'y retient prisonnier, est-il libre de refuser de boire la coupe que le maître lui tend ? L'obéissance que ce dernier lui réclame en retour relève-t-elle de la libre contractualisation ?

Pour survivre matériellement et socialement, nous sommes partout et tout le temps plac.e.s en situation d'obéir, de domestiquer les mouvements de nos corps, de nos émotions et de nos esprits, dans la finalité de les conformer, de les concéder, de les vendre, de les faire se scléroser et mourir, pour produire des cadavres en échange desquels nous pourrions acheter d'autres cadavres. Comment pourrions-nous faire autrement ? Nous sommes interdits de disposer des moyens, des espaces et du temps pour vivre pleinement. Ils nous ont été historiquement confisqués et le sont encore, sous la menace des gouvernants armés et les sermons de leurs missionnaires. Ils ont pris les calendriers, les champs, les prés, les forêts, les bêtes, les espaces communs, et avec eux nos peaux, nos perceptions, nos ventres, nos sexes, nos corps, et ainsi nos désirs, nos âmes et nos rêves. Et avec eux, nos liens au monde et aux autres êtres. Ils les ont pris et les ont défigurés, à l'image de leurs hideux idéaux.

Ils nous ont réduit.e.s à l'état d'esclaves morts-vivants, devant non seulement payer le tribut de la survie, mais aussi acquiescer à la misère affective et morale de la soumission, de l'abstinence, de la discipline, de la souffrance. Ils nous ont sommés de les cultiver, et de les reproduire sur nos frères, nos soeurs et nos enfants. Et pourtant, nous le dissimulons à nos consciences : nous nous le cachons parce que nous avons honte d'admettre ce qui nous est infligé. Honte parce que nous nous en croyons responsables, parce que nous n'avons pas le courage de secouer nos propres chaînes, parce que nous ne connaissons plus rien d'autre que cette misère proche du néant existentiel. Au point que nous n'envisageons parfois plus la délivrance qu'en en finissant avec la vie elle-même. Nous ne sommes maintenu.e.s en vie que pour accroître le pouvoir dérisoire de généraux aussi anesthésiés que nous, insatiables conquérants du vivant, de l'espace et du temps, eux-mêmes esclaves de leur discipline mortifère.

L'esclavage salarial ne diffère de l'esclavage antique que par l'injonction qui nous est faite de mentir à tout le monde et de nous mentir à nous-mêmes, de jouer des rôles exécrables en nous vendant et en achetant les autres. D'acter, de signifier à chaque pacte léonin de nos vies-marchandises, que nous adhérons avec enthousiasme, pardessus le marché, à notre avilissement. Nous ne disposons de libertés, de droits, d'espaces dits publics, de temps et

d'expression dits libres que pour nous divertir, c'est-à-dire nous détourner de l'évidence insupportable de cette oppression permanente et généralisée que nous suivons au pas de l'oie et du mouton. Toute initiative révolutionnaire, c'est-à-dire toute action brisant le cadre de ce joug, est étroitement surveillée, condamnée, réprimée.

Comment nous donner les moyens de vivre ? En rompant l'isolement - sans reproduire une armée. En déniait toute légitimité aux tabous modernes qui auréolent la domination sociale - sans pour autant en reproduire d'autres. En dispersant aux quatre vents les balivernes de la loi, de la démocratie, du droit, de l'uniforme, du devoir, de la fonction, de la propriété privée, du prix, du mérite, de l'efficacité, de l'économie - sans nous laisser endormir par de nouveaux credos. En crevant tous ces écrans, ces voiles qui nous maintiennent dans le spectacle d'une vie acceptable pour mieux occulter que nous ne vivons pas nos vies - sans pour autant nous voiler la face.

Mission impossible ? Certes, on n'arrête pas de nous le répéter, en même temps qu'on nous dit que nos prétendus droits s'accompagnent de devoirs. Mais la mission n'est pas seulement impossible : elle est aussi indésirable. Nous ne voulons plus ni mission, ni missionnaire. Mission impossible, démission possible.

*John Rackham*

## L'affaire Chazerans



**J'**étais professeur de philosophie au lycée Victor

Hugo de Poitiers. J'ai été mis en cause par un courrier de parent d'élève, envoyé à mon chef d'établissement, suite à un cours que j'ai fait le lendemain de l'attentat à Charlie Hebdo, le 8 janvier dernier. Suite à la réception de ce courrier le 14 janvier, mon chef d'établissement, sans même me convoquer, ni le parent d'élève d'ailleurs, le transmet directement au rectorat. Le recteur de l'académie de Poitiers a diligenté une commission d'enquête administrative le 19 janvier, m'a suspendu de mes fonctions le 21 janvier, a fait un signalement au procureur de la république pour "apologie d'acte de terrorisme" et convoqué une commission disciplinaire pour "propos inadéquats tenus en classe" qui s'est tenue le 13 mars.

Malgré le constat fait par l'enquête de police que la phrase incriminée n'avait pas été prononcée, malgré le classement sans suites du dossier pénal après quand même huit heures de garde à vue et cinq heures d'interrogatoires, le recteur a quand même maintenu la commission de discipline et m'a infligé une sanction grave de mutation d'office, en zone de remplacement dans un autre département, le département des Deux-Sèvres. Ce qui fait que j'ai été placé par le recteur à sa

disposition pour des déplacements sur l'académie entière. J'ai demandé quand même à participer au mouvement de mutation particulièrement pour obtenir mon ancien poste. Mais le recteur a trouvé le moyen de me supprimer mes seize années d'ancienneté, me condamnant au bannissement à vie de ma ville de Poitiers.

J'ai réussi toutefois à me mettre à l'abri de l'arbitraire du recteur en obtenant une mutation sur un poste fixe au lycée de Parthenay. Je suis certes banni à vie de Poitiers à une heure de voiture de chez moi, j'aurai certes des frais, mais le recteur ne pourra pas me déplacer à sa guise sur toute l'académie.

Concernant les suites, je souhaite simplement être rétabli dans mes droits. Que la sanction soit annulée et que je sois réintégré sur mon poste au lycée Victor Hugo. J'ai déposé un recours auprès de la ministre et au tribunal administratif. La cheffe de cabinet m'a répondu le 29 juin qu'elle transmettait à la directrice générale des ressources humaines et j'attends des nouvelles du tribunal administratif. D'autre part une plainte a été déposée contre la mère de l'élève de laquelle l'affaire est partie pour dénonciation

calomnieuse.

N'est-il pas clair que ce que je subis depuis plusieurs années, et aujourd'hui concernant cette "affaire", est politique ? Cela ne vise-t-il pas à me faire taire et saturer ma capacité de réaction et d'action, à me faire payer mon engagement auprès des sans logis et mal logés, des sans papiers et les réussites du Dal86 ? Mais je ne lâcherai rien. Même si mon travail au lycée de Parthenay va me prendre un peu plus de temps, je reste sur Poitiers et je vais pouvoir continuer mes luttes.

Ce que je subis est bien sûr aussi une façon de chercher à m'étrangler financièrement. Mais là aussi les "autorités" n'y sont pas arrivées. Certes aujourd'hui j'ai déjà dépensé près de 9000€ en frais de justice mais j'ai obtenu 8000 €, dont, ça fait chaud au cœur, un chèque de 7000€, grâce à la générosité de ceux qui sont révoltés par ce qui m'arrive.

La lutte continue.

*Des informations complémentaires sont disponibles sur mon blog : [www.chazerans.fr](http://www.chazerans.fr)*

**Jean-François Chazerans**

---

## La mort est politique



**L'**analyse des causes de la mortalité donne matière à réflexion. La façon de mourir résulte, à chaque époque, des modes et des rapports de production ; elle en fournit même un tableau saisissant. Voyons donc comment meurent près de 550.000 personnes par an en France...

Le cancer tue 147500 personnes par an. La maladie augmente de façon dramatique depuis les années 1960, y compris chez les enfants. En cause, la pollution massive

de l'air et des corps par les agents chimiques et les matières particulaires, produits par l'industrie capitaliste (pléonasmе ?). Leur prolifération est telle que seul un infime pourcentage de ces substances a fait l'objet d'études de toxicité à long terme, et un pourcentage encore plus infime de ces produits sont finalement régulés ou interdits (parmi les produits enfin reconnus cancérigènes, des décennies après leur mise sur le marché, les éthers de glycol et l'amiante sont peu à peu abandonnés). Les agents chimiques ajoutés au tabac demeurent largement consommés, et une liste effarante de produits toxiques circule parmi les populations. Par ailleurs, la question des interactions entre ces produits chimiques demeure pas ou peu étudiée. Les mêmes causes sont reconnues pour les bronchopneumopathies chroniques obstructives, qui causent 16.000 décès par an. Notons que le stress chronique, indissociable du management moderne des salarié.e.s et du mode de vie capitaliste, et qui détruit à petit feu le système immunitaire, est aussi reconnu comme une cause importante du cancer.

Les maladies cardio-vasculaires provoquent 140.000 décès par an en France. Précisons que l'obésité et le diabète sont quant à eux respectivement responsables de 55.000 et de 32.000 morts. Les causes principales sont connues : nourriture totalement inadaptée aux besoins corporels, absence d'activité physique suffisante, tabagisme... là encore, la responsabilité de l'économie capitaliste, visant le profit et non le bien-être, est flagrante. L'agriculture et l'élevage industriels, qu'il faudra bien un jour reconnaître comme criminels, détruisent non seulement nos vies, mais aussi l'environnement de façon durable voire irrémédiable. Quant à la sédentarité et à l'absence d'efforts physiques, elle est directement imputable au rythme de vie imposé par le salariat.

Viennent ensuite les drogues, responsables de 94.000 morts par an en France. Deux de ces drogues portent une responsabilité écrasante, le tabac (60.000 morts) et l'alcool (30.000 morts). Or ce sont précisément ces deux drogues, promues et développées à l'échelle industrielle, qui demeurent légales. Il faut dire qu'elles rapportent des profits colossaux à leurs dealers.

Viennent ensuite les maladies infectieuses, responsables de 25.600 morts par an en France. Soit un chiffre relativement faible, rapporté à celui de la mortalité mondiale (les maladies infectieuses étant la première cause de mortalité dans le monde). Si les progrès scientifiques ont permis de les faire reculer dans les pays les plus riches, nombre de chercheurs tirent la sonnette d'alarme sur les risques importants que présentent les formes de concentration urbaine et l'élevage industriel dans l'émergence et la propagation de futurs virus potentiellement dévastateurs.

Les accidents dits domestiques causent près de 20.000 décès par an. En cause les chutes... mais aussi les intoxications, brûlures et asphyxies. Dans le détail, les décès sont souvent dûs à un manque d'équipement dans les habitats.

Un autre fléau est le suicide. On parle beaucoup du chiffre alarmant de plus de 10.000 morts par an (touchant surtout les femmes et les jeunes), on parle moins des 160.000 à 200.000 tentatives de suicide, parmi lesquelles certaines donnent lieu à des handicaps sévères. Les causes de la souffrance individuelle sont éminemment sociales, et les chercheurs évoquent le délitement des liens sociaux et la souffrance au travail

liée à un productivisme et un management de plus en plus durs. Ces causes sont indissociables du mode de vie capitaliste. Au passage, notons que les plus de 180.000 "accidents du travail" par an provoquent plus de 500 morts annuels, chiffre hélas assez stable résultant d'une course au rendement littéralement meurtrière, conduisant nombre d'entreprises à outrepasser les règles élémentaires de sécurité.

Par ailleurs, 8.000 personnes meurent d'exposition à la radioactivité. Si 5000 morts sont liées aux radiations dites "naturelles" (en réalité, faute de ventilation décente des lieux de vie), les autres (en augmentation constante) sont imputables aux radiations médicales, industrielles, militaires et civiles.

Près de 4000 décès annuels relèvent aussi des accidents de la route. Peut-on parler d'accidents, alors que la voiture est promue comme mode principal de déplacement par les Etats et les industries, au mépris de toute logique sociale et environnementale ? Notons au passage que de plus en plus de vélos et de piétons en sont les victimes.

Finalement, les homicides ne représentent qu'une part infime des décès en France (moins de 800 par an). Même là, l'éducation joue un rôle décisif : les violences conjugales constituent la majeure partie de ces décès. Le patriarcat a encore la peau dure.

C'est un secret vieux comme la civilisation : les dirigeants et leurs communicants serviles nous dominent par la peur, la peur de la mort. Quelles causes de peur nous servent-ils ? Les terroristes, assassins maniaques, violeurs et autres pédophiles qui hantent les rues, prêts à nous étripier. Ces épouvantails ne doivent plus nous dissimuler ce dont on crève réellement, c'est-à-dire ce dont les dirigeants et les exploiters nous font délibérément mourir. En pleine connaissance de cause. Il serait peut-être temps de mesurer la responsabilité des véritables assassins, broyant nos vies à l'échelle industrielle tout en présentant des mains blanches, pointant d'un doigt manucuré notre "responsabilité citoyenne", nous engageant à (sur)vivre "sainement" en consommant des produits qu'ils nous vendent plus cher. Changer le monde par des choix individuels de consommation est une illusion, dans un monde où la production détermine les "besoins" à coup de lavage massif de cerveaux, où la marchandise bio et écolo se monnaie à prix d'or, et où la débrouille (récup, vol, etc.)

ne constitue qu'une solution provisoire et précaire. Si nous voulons changer de vie, il faudra bien nous demander de quoi nous mourons aujourd'hui, ici comme ailleurs, et reprendre nos affaires en main en nous organisant collectivement.

Dans la question révolutionnaire traditionnelle de quoi produire, comment produire, pour qui et pour quoi, se pose aussi et surtout celle de *comment nous souhaitons vivre ensemble*, et de quoi nous avons peur de mourir.

*John Rackham*

## Nuancier entre islam et féminisme

### D'où j'écris

Je porte un islam « *culturalisé* », celui décrit par Abdelmalek Sayad<sup>1</sup> comme un « *héritage qui tient lieu de religion et que tout le monde s'accorde à confondre avec la religion* », mais « *auquel on attribue toutes les autres différences culturelles* ». Cet islam modelé dans un matériau composite, pétri d'une éducation, d'expériences, d'idées reçues, d'images médiatiques, et sa cohorte classificatrice, souvent contradictoire. Bien entendu, je ne parle pas au nom des musulman.e.s, ce qui n'exclut pas une certaine portée de ma voix. Cet islam, ce n'est pas ce livre nommé soumission fermé d'avance sans être parcouru.

Donc. « *Partis gagner le droit de ne plus errer affamés* »<sup>2</sup>, mes aïeux musulmans ont abandonné tout repère pour livrer au fond des mines mosellanes leur force de travail. En lieu et place d'héritage, je reçois de rares souvenirs vite tus et surtout, une mémoire en jachère, une transmission boiteuse des cultures « étrangères ». Les amnésies de l'exil et les non-dits de la guerre pèsent lourd dans mes sabots de Lorraine.

À l'école de la République, je découvre face à l'autre qui je suis (censée être, du moins). Une autre enfant d'immigré.e.s me fait remarquer : « *tu es une arabe toi aussi* »<sup>3</sup>. Identification, démarcation. Scolarisée en banlieue, je baigne dans le climat de complicité propre à ce « milieu » – qui atteint son paroxysme, dans mes

1 Cf. Abdelmalek Sayad dans *L'islam immigré*, « L'immigration en France, le choc des Cultures », dossier du centre Thomas More, 1987.

2 Cf. les paroles de la chanson *Le cuir usé d'une valise*, du groupe La Rumeur, 2003. « *Je suis allé faire parler le cuir usé d'une valise (...). Au fond de ce bagage pas d'invitation au voyage mais la plaine de Relizane qui pleure un fils parti gagner le droit de ne plus errer affamé. Au fond de ce bagage, la coupure tachée d'un journal où s'étale le résumé du procès des agitateurs d'une usine embrasée. C'est une valise dans un coin, qui hurle au destin qu'elle n'est pas venue en vain.* »

3 « *Le monde est pour certains « Moi » moins ce qui les traverse que ce à quoi, perpétuellement, ils se heurtent* », cf. Alain C. sur *infokiosques.net*

souvenirs, lors du jeûne musulman que la majorité d'entre nous observe au collège. En même temps, je feuillette les cours de catéchisme que mes camarades cathos me tendent, tout fiers de leurs dessins de bergers bariolés.

Les événements du 11 septembre 2001 arrivent et leur cortège, en France, de lois issues de « *la création de catégories de population, la diabolisation de certaines pour justifier l'extension du système répressif, au sein duquel les plus stigmatisé.e.s sont de toute manière réprimé.e.s, humilié.e.s et rabaissé.e.s, même s'ils et elles ne franchissent pas le cadre de la loi* »<sup>4</sup>. Avec une impuissance d'adolescente, j'assiste à la surenchère de la stigmatisation pour certaines de mes camarades. Exclues du lycée après la loi contre les signes religieux de 2004, déjà parquées en banlieue, elles se retrouvent coupées de la vie sociale et paient au prix fort les rognures « émancipatrices » du Cned.

Le questionnement identitaire s'exacerbe tout autour et nous éclabousse. Noctambules d'un été, nous sommes trois adolescent.e.s dissimulé.e.s derrière un bosquet, nous dealons... nos impressions du *bled*<sup>5</sup>. Je suis très peu allée au pays, sinon toute jeune. Mon imaginaire arabo-musulman, je l'étoffe avec ces palabres improvisés. Une histoire commune émerge, puisée dans nos expériences réelles ou fantasmées. L'imaginaire collectif brode le reste. Je découvre les *djinn*s<sup>6</sup>, les superstitions, les amours sorcières, la *hchouma* et des maraboutismes... Confusément, je me sens amnésique, aimantée par la moindre parcelle d'une culture que je dois reconstruire seule. Grain de sable après grain de sable.

4 Cf. Milo dans l'article *L'idéologie de la non-violence en question*, *Timult* n°6, sept. 2012, p. 13.

5 De *balad*, mot arabe signifiant pays, terrain. Pour les citoyen.e.s, il désigne la campagne, pour les immigré.e.s, le pays d'origine.

6 L'Islam admet l'existence d'esprits invisibles, les *djinn*s, créés pour « adorer Dieu », comme les humains. La croyance populaire leur attribue une corporalité sous différentes formes : végétale, animale, anthropomorphe etc. Ces « *êtres du monde subtil* » sont déjà présents dans les légendes pré-islamiques.

Étudiante, je me parachute en école d'ingénieurs à Toulouse. Les prémices du week-end d'intégration m'effarent : certain.e.s étudiant.e.s nous rapportent avec nonchalance que sept IVG ont suivi l'an passé ces journées de désintégration. Une camarade, fille d'immigré.es tunisien.ne.s, et moi affrontons les moqueries de certain.e.s étudiant.e.s qui ne comprennent pas notre refus de sexe et d'alcool. Dans un mécanisme d'autodéfense, nous nous réfugions dans le groupe auquel nous nous identifions, c'est-à-dire les étudiant.e.s issu.e.s de l'immigration et étranger.e.s, du Maghreb, mais pas seulement. On est très sérieux quand on a dix-sept ans.

## Dévoilements

La question du voile, ce n'est pas le *hijâb*<sup>7</sup> en lui-même qui la pose : c'est le regard condescendant et post-colonialiste porté sur lui. Selon Horia Kebabza, ce voile « *fonctionne dans certains cas comme un système d'assignation, plus proche de l'idée de race, que d'une quelconque conception spirituelle. Il devient parfois la marque visible d'une différence quasi irréductible* »<sup>8</sup>. Le nouveau racisme ne s'appuie plus sur la supériorité biologique d'une race sur l'autre. Les différences entre les « cultures » sont aujourd'hui tirées de l'ombre du privé pour être jetées dans l'arène publique.

Quand Anna Hustol, une des fondatrices du mouvement Femen, déplore que la société ukrainienne ait été incapable « *d'éradiquer la mentalité arabe envers les femmes* », je m'interroge sérieusement sur leur message prétendu « *universel* ». Armée d'une « vérité » sur ce que doivent faire ou non les femmes, elles exhortent certaines françaises bien ciblées à se dévoiler : « *France, déshabille-toi !* ». Comme si faire tomber la burqa déconstruirait, d'un seul geste, des siècles de domination masculine<sup>9</sup>. Les femmes musulmanes n'ont pas à recevoir de leçons de la part de prétendu.e.s féministes « blanc.he.s », encore moins de parlementaires, hommes en particulier, qui instrumentalisent les revendications féministes pour justifier la lutte extérieure dans les pays « arabes ». Pris en otage, le discours sur l'islam nous en apprend bien plus sur certains enjeux pétroliers au Moyen-Orient, que n'importe quelle analyse d'expert en confusionnisme.

Pour Marine Le Pen par exemple, la défense des minorités sexuelles devient un enjeu dans la mesure où elle permet de stigmatiser encore un peu plus une autre

minorité, vous devinez laquelle. « *Si on admet que le mariage n'est plus le mariage entre un homme et une femme, nous allons être confrontés à des revendications communautaires et notamment, je le pense, de groupes politico-religieux musulmans qui vont réclamer eux aussi que la loi s'adapte à leur mode de vie, à leurs traditions, et je pense que les homosexuels n'y auront pas beaucoup gagné en renforçant ces groupes intégristes qui, en général, les traitent si mal d'ailleurs* »<sup>10</sup>, déclare-t-elle sur Europe 1 en juin 2011.

Le message féministe, s'il s'adresse en premier lieu aux femmes, ne peut pas passer via la culpabilisation et l'infantilisation. Encore moins la stigmatisation, déjà fortement ancrée dans une société où la catégorisation, terreau de la pensée raciste, est institutionnalisée. Sous des mots qui se veulent vocables - « arabe », « maghrébin.e » -, des groupes pourtant hétérogènes se retrouvent uniformisés, aliénés. Démarqués, par rapport aux « Blanc.he.s » qui, au passage, ne se définissent pas en tant que tel.le.s. « *Et cela a un impact réel et très concret sur la vie des gens et la façon dont est structurée la société. (...) Le refus systématique d'employer cette catégorie, nous rend aveugles à de nombreuses réalités sociologiques, psychologiques et historiques et par conséquent, invisibilise le racisme et ses dégâts* »<sup>11</sup>. Cela va même plus loin lorsqu'une partie des « Blanc.he.s » se posent en victimes d'un « racisme anti-blanc ». Parce que les luttes des dominé.e.s bousculent les privilèges des dominant.e.s, la violence des premier.e.s est pointée du doigt, renvoyée par un effet miroir déformant et discréditant<sup>12</sup>.

En écho à Mona Chollet, je pense nécessaire de rappeler comment le mouvement Ni putes ni soumises a permis de renforcer la stigmatisation du « garçon arabe ». Dans la catégorie floue et caricaturale du *jeune de banlieue* se côtoient les représentations les plus fantasmagiques : banlieusard, donc maghrébin, donc musulman, donc menaçant pour la femme et pour la nation. Un engrenage de l'absurde, au nom de la défense de « valeurs » confisquées comme « françaises », j'ai nommé la liberté et l'égalité. Nous, jeunes-de-banlieue-issu.e.s-de-l'immigration, si quelqu'un en doute : nous sommes éduqué.e.s en France. Il est plus facile

10 Cf. l'article *Pratiques sexuelles, Territoires, Corps, Luttes et Imaginaires*, *Timult* n°6, sept. 2012, p. 18.

11 Cf. Horia Kebabza, dans l'article *L'universel lave-t-il plus blanc ?* : « *Race* », *racisme et système de privilèges*, Les cahiers du CEDREF, 2006.

12 Cf. Kery James dans les paroles de la chanson *Lettre à la République*. « *Ce sont les mêmes hypocrites qui nous parlent de diversité / Qui expriment le racisme sous couvert de laïcité / Révent d'un Français unique, avec une seule identité / S'acharnent à discriminer, les mêmes minorités / Face aux mêmes électeurs, les mêmes peurs sont agitées / On oppose les communautés, pour cacher la précarité.* »

7 Mot arabe désignant le voile couvrant le haut du visage.

8 Cf. Horia Kebabza, dans l'article *L'universel lave-t-il plus blanc ?* : « *Race* », *racisme et système de privilèges*, Les cahiers du CEDREF, 2006.

9 Cf. Mona Chollet dans l'article *Femen partout, féminisme nulle part*, *Le Monde Diplomatique*, 12 mars 2013.

d'estampiller une partie de la population comme machiste, que de se remettre en question et dénoncer le sexisme structurel. Double avantage de l'évitement et de la propagation des pensées racistes envers les immigré.e.s et leurs descendant.e.s. « *La Cité du mâle* », le documentaire de Cathy Sanchez au titre doublement évocateur, illustre parfaitement la dérive idéologique d'un pseudo-féminisme<sup>13</sup> qui institue le sexisme comme l'apanage de « *la barbarie machiste qui sévit dans les cités* ». Sur ce sujet, je vous renvoie aussi à l'article de Houria Bouteldja<sup>14</sup>.

Angela Davis, de son côté outre-atlantique, ne s'y trompe pas : « *Consciemment ou inconsciemment, leurs déclarations ont facilité le retour du mythe galvaudé du violeur noir. Et leur myopie historique les empêche de comprendre qu'en dépeignant le Noir comme un violeur, on invite ouvertement le Blanc à faire usage du corps de la femme noire* »<sup>15</sup>. Derrière le voile, on lit en transparence un enjeu autre que religieux : un enjeu défensif.

## « Crise » de foi ?

Dans le contexte géopolitique actuel, concilier ses socialisations, à première vue contradictoires, relève d'un parcours du combattant. La « socialisation genrée traditionnelle » m'a marquée dans ma façon de me tenir, dans mon rapport au corps, et chaque jour est une nouvelle entreprise de déconstruction. Pour ma part je n'adhère pas aux interprétations actuelles pour le port du voile : si je tire les fils de ce morceau de tissu, j'ai l'impression qu'il ne me reste qu'une confusion culte-culture. En 1913, Mansour Fahmy revient aux origines historiques de cet objet de polémique dans sa thèse de doctorat<sup>16</sup>. Plus proche de nous, Delphine Horvilleur, une des deux seules rabbins femmes en France rappelle que : « *c'est aujourd'hui un fait commun à toutes les religions : on greffe de l'ancien sur du nouveau pour*

13 Cf. Mona Chollet dans l'article *Sur Arte, un « féminisme » anti-immigrés*, Le Monde Diplomatique, 1<sup>er</sup> octobre 2010.

14 *De la cérémonie du dévoilement à Alger (1958) à Ni Putes Ni Soumises : l'instrumentalisation coloniale et néo-coloniale de la cause des femmes*, sur <http://lmsi.net/De-la-ceremonie-du-devoilement-a>

15 Dans son essai *Femmes, race et classe*.

16 Cf. Mansour Fahmy, *La condition de la femme dans l'islam*, réédition de 2002, éd. Allia, p. 55. « *Les femmes du Prophète, s'étant trouvées obligées de sortir le soir pour satisfaire des besoins corporels, furent poursuivies par des hommes de mœurs dissolues dans un dessein malhonnête. Elles se plaignirent à Mahomet. Les coupables s'excusèrent de s'être mépris, et d'avoir pris des femmes libres pour des esclaves. En vue de prévenir pareille erreur, Mahomet prescrivit aux femmes libres de se distinguer des autres par leur tenue. En somme la religion et la loi religieuse sont, au moins directement, hors de cause en ce qui concerne le voile.* »

*donner à certaines lectures un cachet d'authenticité. Prenez le voile musulman : le voile intégral est, semble-t-il, une interprétation récente, mais on prétend qu'il s'agit d'un rite ancestral. Ce tour de passe-passe est d'autant plus aisé que les gens sont maintenus dans l'ignorance* »<sup>17</sup>.

Je propose de repasser par un fondamental stirnerien, c'est-à-dire refuser de faire ce que je ne fais pas d'un esprit libre. Je refuse de me voiler sous le prétexte essentialiste que le genre qui m'est assigné me désigne comme potentielle séductrice, et que le genre assigné au sexe masculin le réduise à ses pulsions libidinales. De la même façon, je rejette tout diktat idéologique qui juge, à ma place, ma foi aliénante et oppressante. L'espace intime de ma foi ne me définit ni socialement ni idéologiquement. Je ne cherche pas non plus à légitimer mon point de vue par ce que je pense être. Comme l'écrit un certain comité, « *la liberté n'est pas le geste de se défaire de nos attachements, mais la capacité pratique à opérer sur eux, à s'y mouvoir, à les établir ou à les trancher. (...) On ne se débarrasse pas de ce qui nous entrave sans perdre dans le même temps ce sur quoi nos forces pourraient s'exercer* »<sup>18</sup>.

Une impasse invite à faire le mur, à sauter par-dessus les clignotants sans-issue. J'ai en tête les mots d'Assia Djébar dans la langue de l'ennemi nationaliste : « *dans mes fictions, tout personnage féminin entravé finit par chercher aveuglément, obstinément, une échappée, comme sans doute je le fis moi-même, dans mon passé juvénile. Comment s'en sortir ? Comment s'élancer ? Comment retrouver essor et légèreté, et ivresse de vivre – même en sanglotant ?* »<sup>19</sup>.

Depuis, et ça n'a échappé à personne, Charlie a pointé son visage béat, couleur sang. Je me demande un peu plus comment reconnaître nos façons d'être au devant du monde, et démanteler en même temps culture et identité. Lola Lafon dessine un début de réponse. « *En ces temps d'hystérie identitaire, je ferais bien circuler une « Déclaration d'indescendance ». On y déclarerait ne vouloir descendre de rien ni de personne. On se réjouirait d'être les enfants des mots, des idées qui nous tiennent chaud, celles qu'on invente* »<sup>20</sup>.

## Fibule

17 Cf. Delphine Horvilleur, « *Le féminin fait peur* », dans un entretien pour Le Point Références, « Homme, Femme, les lois du genre », juillet-août 2013.

18 *L'insurrection qui vient*, 2007, p. 16.

19 Cf. Assia Djébar dans *Nulle part dans la maison de mon père*, 2008, p. 365.

20 Cf. Lola Lafon sur [http://www.liberation.fr/week-end/2007/12/01/declaration-d-indescendance\\_107599](http://www.liberation.fr/week-end/2007/12/01/declaration-d-indescendance_107599)



# Retour sur l'Islam et la question féministe : l'exemple de Leda Rafanelli



À l'époque où les stéréotypes les plus virulents circulent à l'encontre des musulman.e.s, nous souhaitons revenir dans cet article sur un thème assez récurrent dans la catégorie "clichés infamants" à savoir "la condition des femmes dans l'Islam" selon une vision souvent victimisante, dégradante. Contrairement à l'idée courante diffusée dans un Occident ayant décidément du mal à se défaire de son histoire colonialiste et de ses réflexes paternalistes, il existe un féminisme actif dans l'Islam, et celui-ci n'est en rien inférieur en combativité et en analyses.

De prime abord, lorsqu'on pense féminisme et Islam, nous viennent en tête des événements tels que ceux survenus le 3 avril 2013, lorsque des militantes Femen ont brûlé un drapeau devant la Grande Mosquée de Paris, en solidarité avec une de leurs militantes en Tunisie. Or ce drapeau, présenté aux médias comme celui du "salafisme", reprenait simplement sur fond noir la profession de foi musulmane (la chahada). Ce geste nourrissait ainsi (peut-être malgré les Femen, ce serait un autre débat) l'amalgame entre salafisme et islam, et fut de fait instrumentalisé en ce sens par les médias. Ceux-ci ne ratent jamais l'occasion d'enfoncer un peu plus dans les esprits l'idée reçue d'une incompatibilité fatale entre féminisme et islam, pour le plus grand intérêt de tous ceux qui exercent le pouvoir, en semant la division et la haine et en fabriquant des boucs-émissaires et des barbares. Ce type de discours nourrit

non seulement la stigmatisation des musulman.e.s, mais il témoigne aussi d'un mépris éminemment patriarcal des femmes en général, qui au-delà des seules musulmanes seraient incapables de choisir leur vie ni de se libérer par elles-mêmes.

Or l'actualité démontre l'inverse : des femmes musulmanes luttent pour leur émancipation, s'impliquant dans des comités de luttes diverses, y compris contre les exactions masculines. Et ce n'est pas un fait nouveau. C'est ce que nous allons voir à travers l'exemple biographique d'une militante anarchiste, féministe, anti-colonialiste, anti-militariste et... musulmane.

Léda Rafanelli, qui se qualifiait elle-même de "gitane anarchiste", naît en 1880 à Pistoia (proche de Florence, en Italie) dans un milieu modeste. Elle se rend à l'âge de vingt ans en Égypte et y découvre les idéaux anarchistes, diffusés par des membres de la diaspora italienne, alors importante à cause des problèmes socio-économiques en Italie consécutifs à l'unification politique de la péninsule. De même, elle adhère pleinement aux luttes féministes, tout en dénonçant avant l'heure un certain féminisme bourgeois teinté de colonialisme. Dans le même temps, Rafanelli développe une véritable fascination pour les cultures orientales, particulièrement pour l'Islam. Elle se convertit à l'Islam soufiste, se donnant symboliquement le nom arabe Diali ("à moi-même") qui témoigne de son penchant individualiste au sein de la pensée libertaire.

Au cours de sa vie, Leda Rafanelli revient en Italie et se fait à la fois écrivaine, journaliste et éditrice. Ses romans mettent en scène des personnages principalement féminins. Dans *Seme nuovo*, l'histoire de son héroïne anarchiste Vera permet à l'auteure de dépeindre un tableau très proche de la réalité militante de l'époque. Elle devient elle-même une militante anarchiste très active (voir l'article sur Leda Rafanelli dans l'ouvrage de Gaetano Manfredonia, *Histoire Mondiale de l'Anarchie*, page 66, avec une représentation de la militante).

Selon Christiane Guidoni, dans un bel article

disponible sur le site des chroniques italiennes de l'université de Paris 3\*, Leda Rafanelli compose tout au long de sa vie avec son engagement politique et sa foi musulmane en distinguant deux espaces de vie : l'espace public, dans lequel elle brandit l'étendard libertaire, et l'espace privé où elle respecte (scrupuleusement semble-t-il) les lois de l'Islam. Pour autant, la "gitane anarchiste" ne cloisonne pas ces deux espaces. Bien au contraire, Leda Rafanelli considère que ce sont ses convictions libertaires qui rendent son engagement islamique authentique, puisqu'elle rejette toute idée de clergé ou d'absolu divin inaccessible - c'est librement et directement qu'elle affirme se tourner vers Allah. Ainsi dit-elle vouloir, le jour de sa mort, porter "mes couleurs de la foi, le drapeau libertaire" pour arriver devant Allah, meilleur gage selon elle de fidélité à son égard. Rafanelli résume cette considération en une citation : « *Tant que je suis libertaire, alors Allah sait que je crois en lui* » : elle se tourne librement vers la foi sans rapport préalable de domination et conserve, par son positionnement libertaire, la possibilité de se détourner du culte musulman. Son adhésion aux idéaux libertaires se reflète par ailleurs, entre autres aspects de sa vie, dans ses relations amoureuses successives, révélatrices de son idéal de vie : femme libre, prônant l'amour libre, elle fait démentir le stéréotype de "la femme musulmane" qui serait nécessairement soumise aux hommes.

Il n'est pas rare que Leda Rafanelli écrive simultanément au nom des musulman.e.s et des anarchistes, n'hésitant pas à employer dans ses textes

des expressions comme "noi anarchici" (nous anarchistes) et "noi musulmani" (nous musulmans). Pour elle, Islam et anarchisme ne sont donc pas antagoniques, mais s'entremêlent à son gré dans un mode de vie tourné vers la recherche de la liberté. Rejetant toute idée d'absolu dans les formes de pouvoir, il s'agit pour elle de vivre selon des principes librement admis et toujours révocables. Son quotidien est teinté de pratiques religieuses et de croyances qui selon elle ne sont pas dogmatiques et ne nuisent en rien à sa liberté, puisque cette dernière est le principe même de son adhésion à ces coutumes.

Cet exemple emblématique d'une militante, singulière par bien des aspects, démontre qu'il est possible d'être à la fois pratiquant d'une religion et de militer pour l'abolition des systèmes de domination dans un idéal de liberté. Hier comme aujourd'hui, il serait donc fortement réducteur de s'arrêter aux *a priori* renvoyés par la culture de masse sur la question des femmes musulmanes. Les revendications et les luttes féministes sont bel et bien présentes partout dans le monde, et les femmes en lutte, quelles que soient leurs croyances, n'ont pas besoin que quiconque leur donne les leçons arrogantes d'un prétendu féminisme qui se transposerait à leurs situations de vie, qui ne serait pas *le leur*.

### ***P'tit bonhomme***

\* <http://chroniquesitaliennes.univ-paris3.fr/PDF/39-40/Guidoni.pdf>

# Rumeurs rimées

## La forêt des songes

**O**n lui a brouillé l'écoute  
En long en large et en travers  
En lui disant "la vie est courte  
Et le sommeil en occupe le tiers"

Car certains sont au plus mal  
Dès l'heure de la mise au plumard  
Comme en répétition générale  
Avant le grand nulle part

Mais elle, dès que ses yeux se ferment

Elle arpenté une contrée étrange  
Où ses fantasmes montés en graine  
Deviennent une forêt de songes

Au seuil de sa torpeur  
À peine enlacée par Morphée  
Glissant sur un tapis de feuilles  
Elle arpenté un sentier

Parsemé de buissons  
Sous le couvert des ifs

Elle retrouve les sensations  
De sa jungle primitive

Plus les hêtres et les ormes  
Déploient sans vergogne leurs troncs  
Plus sa sieste se transforme  
En un sommeil de plomb

Plus forte à ses narines  
Devient l'odeur de la résine  
Les futaies ont désormais  
Laissé place au règne des racines

Son bois touffu est devenu  
Une sylve impénétrable  
Il lui semble que les troncs moussus  
Sont des visages mangés de barbe

Elle-même se sent faire corps  
Avec son environnement  
Les senteurs de bois mort  
Imprègnent ses vêtements

Elle redevient femme sauvage  
Exhalant l'écorce et la sève  
Une nouvelle Eve des premiers âges  
Au plus profond de son rêve

Sous les chênes immenses ne filtrent  
Que quelques rais de lumière  
Bientôt le terme de son périple  
Ce qu'elle appelle  
L'ultime clairière

Le cœur de sa forêt  
Où si ses songes le lui ont permis  
Elle peut parfois apercevoir  
Les miroirs de son esprit

Le pelage rutilant d'une licorne  
S'abreuvant à un étang  
Où se reflète et prend forme

De temps en temps seulement

Un elfe sylvain facétieux  
Et au jour qui décline  
Un dragon cracheur de feu  
L'espace d'un éclair de pleine lune

Puis tout s'arrête, un bruit sec  
Lui vrille les tympanes  
Marquant la fin de l'instant de grâce  
Elle se lève en maugréant  
Dehors le ciel fait la grimace

À la caisse du supermarché  
Ses journées se ressemblent toutes  
Et sa vie a l'aspect usé  
D'une rengaine repassée en boucle

À tel point que son quotidien  
Lui apparaît irréel  
Elle a sa fausse vie au turbin  
La vraie durant son sommeil

Tout s'inverse, ses rêveries sylvestres annulent  
Ses moindres faits et gestes  
Qui déambulent en somnambules

Interrompant sa flemme  
Une idée lui vient en tête  
Dormir occupe le tiers d'une vie humaine  
Mais que dire des cinq ans en moyenne

Où elle aura été reine sans couronne  
Assise sur le trône des toilettes ?

Elle se marre,  
Ça lui fera la journée jusqu'à ce qu'elle replonge  
Sous sa couette dans le noir  
Là où se trouve sa forêt de songes

**Grog**

---

## Lieu de bancs ordinaire

à Bouna,  
à Zyed,  
- *Il est temps qu'il soit temps.* Celan

Une flaque de gazole s'irise, quelque part

On dévale des buttes sur des rebuts de cartons,  
crevant de bonheur. Un chien pelé par endroits aboie  
comme un fou après nous  
Et si on mord la poussière du trottoir  
Nos rires inondent les HLM du Square

On enterre un pigeon écrabouillé, désossé, ramassé  
sur la route. On lui vole une plume, histoire de graver  
une épitaphe sur un morceau de pneu  
C'est pas assez coupant, tant pis  
On laisse béton l'épitaphe pour aujourd'hui

On rêve de carrière d'acrobate, sur les barrières du  
parking  
Tête en bas, tête en l'air, on oublie les heures  
Et on compte les nuages, on connaît l'ciel par cœur  
À force

On renverse la tête sous l'orage et la langue trouve un  
chemin vers le déluge  
L'odeur tiède de bitume mouillé  
On danse comme des Sioux la nuit  
Au son des tambours de la pluie  
Sur le torse

Je t'effleure  
découvre que l'héritière qui se terre dans tes reins,  
c'est bien la nuit

Sur un banc-lieu de nos copinages, on jaspine sur  
l'orage, on se faufile dans les recoins de l'autre : j'te  
regarde dans le noir du cheveu  
fonds sur ta peau brune

Et clac  
d'un coup

Je prends 18 heures 12 minutes

Froides  
comme un rail de néon

Le masque d'enfant, je laisse tomber  
Quelques gargarismes manouches  
Et j'ignore toujours  
Les sirènes en ciel mâché  
et je ne suis plus seulement tétanisé  
Rapiécé défroqué  
Je suis noir

*Delta Charlie Delta, ça veut dire dé-cé-dé \**

*- Ils sont exacts au rendez-vous. Ils  
sont même en avance sur les autres.  
Cadou*

**Nour**

\* Elsa Vigoureux dans son article sur :  
<http://tempsreel.nouvelobs.com/justice/20150316.OBS4678/clichy-sous-bois-minute-par-minute-la-traque-fatale-de-zyed-et-bouna.html>

## Brèves

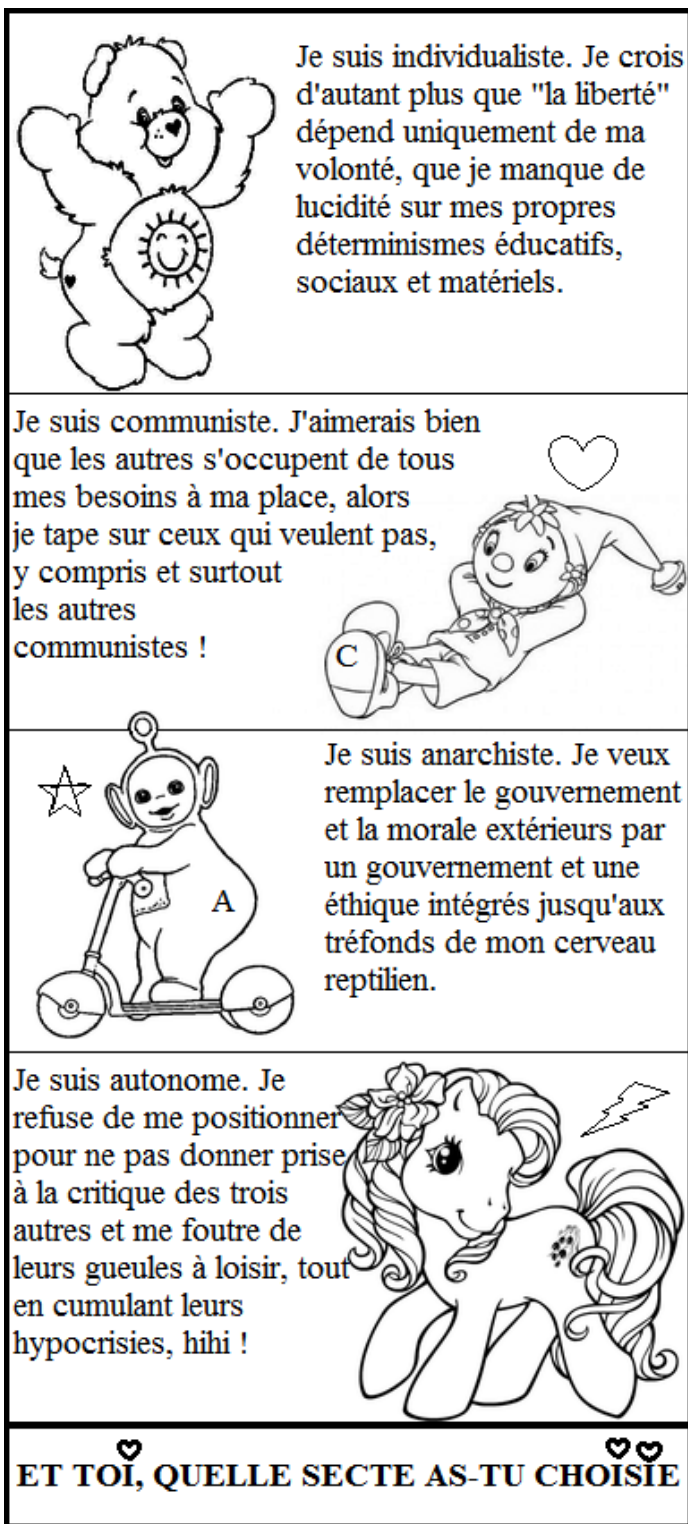
### Notre nouveau protecteur en chef ZAD partout



Le directeur départemental de la sécurité publique du 86 est parti fliquer la Normandie, et son ex-adjoint assurant la transition est retourné à la police de l'air et des frontières. Bon vent à eux, mais un nouveau chef a pris le relais au mois de mars pour policer nos contrées. Il s'agit de Jean Prost, qui connaît bien la Vienne puisqu'il y a déjà dirigé les services de renseignement de 2009 à 2011, années où nombre de personnes militant pour les droits sociaux ont bénéficié d'une délicate attention de la part de la police et de la justice. Cette nomination suit l'inflexion opérée depuis quelques années déjà par l'Etat pour fusionner renseignement et sécurité publique.

En octobre dernier, une manifestation protestait pacifiquement à Poitiers contre le meurtre de Rémi Fraisse par les forces de l'ordre sur la ZAD de Sivens. Elle fut dispersée par la police sous le prétexte habituel qu'elle n'était pas "autorisée", et deux militants ont été poursuivis pour violence et outrage à agent. Jugés le 3 mars, soutenus par de nombreuses personnes, ils ont finalement été relaxés. Mais l'un d'entre eux a écopé de 150 euros d'amende pour avoir refusé le prélèvement de son ADN. Au même moment, la ZAD de Sivens était expulsée par des centaines d'agents du maintien de l'ordre capitaliste. A Poitiers, le proc a fait appel. Ce sera le 23 octobre à 9h au palais de justice de Poitiers.

\*\*\*



le gadget implique (communications, mais aussi géolocalisation), à notre dépendance misérable à ce gadget de mode abrutissant ("smart comme vous")...



... et aux conditions de travail en centres d'appel, ailleurs comme ici. Après huit ans d'un épuisant combat judiciaire, les 251 ex-salarié.e.s du centre d'appel SFR-Aquitel ont obtenu du conseil des prud'hommes de Poitiers la condamnation de SFR, qui les avait licencié.e.s illégalement, bafouant ses accords avec les syndicats. SFR rejetait sa responsabilité sur Aquitel, entreprise sous-traitant les décisions de l'opérateur téléphonique. Chaque licencié.e touchera donc 5000 €, plus 150 € pour frais de procédure : SFR devra verser 1.292.650 euros au total pour son petit forfait (carré ?). Les 339 autres licencié.e.s ayant renoncé à s'engager dans cette longue et éprouvante procédure judiciaire ne toucheront rien. Selon un ancien représentant syndical, ils et elles "ne voulaient plus entendre parler de SFR" car trop "dégoûtés". Si cette somme est coquette, que pèse-t-elle dans le capital multimilliardaire de SFR, récemment rachetée par le géant Altice-Numericable ? La colonisation se poursuit sur le territoire avec la mise en place du nouveau réseau 4G.

\*\*\*

## Vous reprendrez bien un rail

Métropoliser le territoire pour rationaliser la circulation des capitaux en concentrant la main-d'oeuvre et les flux, et arroser au passage de milliards d'argent public des entreprises philanthropiques telles que la multinationale Vinci : ça passe par l'abandon des dessertes ferroviaires pour les communes les moins stratégiques, et le gain de quelques minutes entre les pôles urbains de pouvoir. Or l'ardoise des chantiers des lignes à grande vitesse se chiffre en milliards. Des élus locaux protestent contre le

## Passe l'SFR

Difficile d'évoquer le téléphone portable sans penser aux massacres et viols de masse au Congo liés à l'extraction de ses composants, à l'exploitation des ouvrier.e.s qui le fabriquent de l'autre côté de la planète dans des usines-prisons, aux ondes électromagnétiques saturant nos espaces de vie, à la surveillance totale que

projet de chantier LGV entre Poitiers et Limoges, imposé en dernière minute par l'Elysée malgré de nombreux avis défavorables des institutions elles-mêmes. D'autres élus ont suspendu leurs subventions à la LGV Tours-Bordeaux, dont la livraison est bientôt prévue. Quelle ironie : ce sont les mêmes qui nous vantaient ce chantier ruineux, socialement et

écologiquement catastrophique, à coups de "créations d'emplois" (pour autant de licenciements une fois les travaux achevés) et de "mesures environnementales compensatoires" bidons. Le train de l'avenir tout-marchand ne s'arrête pas à la porte de toutes les baronnies féodales locales...

## Le Loup et le Chien

Un Loup n'avait que les os et la peau,  
Tant les chiens faisaient bonne garde.  
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,  
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.  
L'attaquer, le mettre en quartiers,  
Sire Loup l'eût fait volontiers ;  
Mais il fallait livrer bataille,  
Et le Mâtin était de taille  
À se défendre hardiment.  
Le Loup donc l'aborde humblement,  
Entre en propos, et lui fait compliment  
Sur son embonpoint, qu'il admire.  
« Il ne tiendra qu'à vous beau sire,  
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.  
Quittez les bois, vous ferez bien :  
Vos pareils y sont misérables,  
Cancres, hères, et pauvres diables,  
Dont la condition est de mourir de faim.  
Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée ;  
Tout à la pointe de l'épée.  
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »

Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?  
- Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens  
Portant bâtons, et mendiants ;  
Flatter ceux du logis, à son Maître complaire :  
Moyennant quoi votre salaire  
Sera force reliefs de toutes les façons :  
Os de poulets, os de pigeons, sans parler de mainte  
caresse. »  
Le Loup déjà se forge une félicité  
Qui le fait pleurer de tendresse.  
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.  
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. - Quoi ? rien ? - Peu  
de chose.  
- Mais encore ? - Le collier dont je suis attaché  
De ce que vous voyez est peut-être la cause.  
- Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas  
Où vous voulez ? - Pas toujours ; mais qu'importe ?  
- Il importe si bien, que de tous vos repas  
Je ne veux en aucune sorte,  
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »  
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encore.

*Jean de La Fontaine, Fables (Livre I), 1688*

**POITIERS.DEMOSPHERE.EU**

**- AGENDA ALTERNATIF INDÉPENDANT ET COLLABORATIF -**

*Nous sommes toujours ouvert.e.s aux expressions extérieures - textes, photos, dessins... - traitant de luttes sociales émancipatrices et/ou de l'actualité politique et sociale de Poitiers et d'ailleurs. Envoyez-nous vos contributions à [pn86@riseup.net](mailto:pn86@riseup.net)*

\*\*\*

**Journal à prix libre, dispo à Poitiers (Biblio-Café, Plan B...), et sur notre blog [pn86@riseup.net](mailto:pn86@riseup.net)**